

Les placards
du Palais Bourbon

Jean-Pierre Bertalmio

**Les placards
du Palais Bourbon**

Roman

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Toute ressemblance avec des faits ou des personnages réels ne sont que fortuites

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12038-6

A mon épouse Sophie et à ma fille Élodie

Chapitre I

En ce petit matin blafard du mois de février, à peine assis derrière son bureau sous les combles de l'hôtel Beauvau, il n'eut pas le loisir de savourer son premier café, noir, serré et sans sucre comme il les aimait. Le coup de fil qu'il venait de recevoir sur la ligne sécurisée, le replongeait au mitan de ce marais sombre et visqueux qui constituait le terrain familier de ses enquêtes, le marais de l'âme humaine ficelée dans son maillage de perversions et de ligatures dorées. On venait de trouver un cadavre derrière une porte dérobée du Palais Bourbon.

Pour le commun des mortels, y compris pour un flic, ce genre de nouvelle aurait du surprendre mais il ne haussa même pas un sourcil en écoutant Patrice Lebrun, le plus proche conseiller du ministre de l'Intérieur lui en énoncer les détails d'une voix légèrement tremblotante. Le brave homme avait de quoi s'émouvoir. Outre le fait qu'il s'agissait d'une première, la découverte fortuite de ce corps s'entourait de détails macabres pour le moins incongrus.

Le commissaire divisionnaire, Gabriel Lambert dit Gaby, attaché au service exclusif du ministre et mandaté pour des missions relevant du secret d'état, en avait vu d'autres. Ce qui l'inquiétait d'avantage, c'était de savoir si l'on avait su se montrer discret. A ce stade, il ne s'agissait pas que la presse s'emparât de l'événement et que le grand public en prît connaissance. Un scandale de plus à la veille d'une élection importante ne serait bon ni pour le gouvernement ni pour la démocratie. Et Gaby était garant de l'intégrité de la République. Non seulement, on le payait pour ça mais, lui même, mettait tout son cœur à honorer cette tâche. Tout en suivant attentivement les propos du conseiller, il passait nerveusement une main

sur son front dégarni lissant une chevelure depuis longtemps aussi imaginaire que le membre fantôme d'un amputé.

En dépit de sa cinquantaine assumée, le commissaire portait assez beau pour parvenir encore à arracher des soupirs aux plus belles femmes. Grand et athlétique, toujours vêtu d'un jean et d'un blouson de daim fauve, son bagou méridional assorti d'un regard de velours au charme latin séduisait la gens féminine et, pourtant, le commandant Gaby était resté célibataire. Après deux échecs douloureux, il avait fini par se persuader qu'il n'avait aucune aptitude pour la vie de famille. Quelle femme aurait-elle pu supporter ses longues absences et le secret qui entourait ses déplacements ? Sans compter qu'il pouvait revenir amoché comme cela avait été le cas lors de sa précédente mission¹. Depuis une dizaine d'années, il se contentait d'aventures amoureuses sans lendemain. Il n'en éprouvait aucune amertume. Son métier le passionnait. Une fois encore, il allait être comblé. Il ne se demandait même pas par quel bout il allait prendre l'affaire. Il savait avec certitude qu'il la résoudreait.

Pourtant, le court exposé du conseiller était des plus déroutants et sa conclusion prenait la tournure d'un récit fantastique, du pur Edgar Poë à la sauce Tim Burton.

« Imaginez, Commandant, déglutit péniblement Patrice Lebrun, un corps momifié entouré de ses bandelettes soigneusement imprégnées des huiles nécessaires à sa conservation, une momie en position verticale encastrée sous un panneau mobile jusqu'alors inconnu de la salle des Pas Perdus. A quelques mètres de l'hémicycle. Si on n'avait pas commencé les travaux de rénovation, elle aurait pu rester là encore pendant de nombreuses années. »

A son ton, Gaby supputa que ce zélé serviteur de l'état aurait préféré qu'il en fut ainsi. Quoique fut l'attrait de l'enquête, une interrogation lui vint tout à coup à l'esprit.

« En quoi, la PJ est-elle concernée ? Cette découverte, Monsieur Lebrun, n'est-elle pas plutôt du ressort des archéologues ? »

1. Voir le Paradoxe des anges

La question n'était pas aussi saugrenue qu'il y paraissait. Bien sûr la solide culture générale du commandant le soustrayait de l'affront d'imaginer qu'il s'agissait de la sépulture d'une momie antique. Le bâtiment datait dans sa partie la plus ancienne de 1728. Toutefois, rien n'indiquait que ce corps ne fut pas placé là intentionnellement au moment des premiers travaux d'aménagement en 1815 lors de la création de la salle des Pas Perdus, ou juste après la campagne égyptienne du général Bonaparte. Bref, une mise en scène certes macabre mais intéressant de prime abord les historiens. La PJ n'avait pour vocation de mener des investigations sur des cadavres aussi vieux.

Un peu gêné, Patrice Lebrun lui répondit en baissant la voix que la Momie portait sur ses bandelettes une série de signes cabalistiques mystérieux, très éloignés des écritures hiéroglyphique, hiératique ou même démonique. Bref, cette momie n'était pas d'origine égyptienne.

« Vous voyez, Commandant, cela pose un problème supplémentaire. Au 18ème siècle et même au 19ème, on ignorait tout des procédés de momification et on aurait été bien incapable d'en reproduire les effets. Ce qui nous ramène à une époque beaucoup plus récente. Bien entendu, nous avons envoyé le corps à l'INPS¹ au bon soin du docteur Yvon Bertier. Nous en saurons plus dans les prochaines heures. En attendant, Monsieur le Ministre exige que l'on mène une première expertise en toute discrétion et il ne saurait être question de livrer le corps à d'autres scientifiques que ceux de la police, ajouta-t-il d'une voix plus affirmée, donc, il sera inutile de faire appel sans intermédiaire à des historiens ou à des archéologues. Vous devrez compter uniquement sur vous même et sur votre équipe. »

Pour mieux s'assurer des règles de son nouveau terrain de jeu, Gaby se fit répéter les circonstances exactes de la découverte de l'étrange momie. La veille au soir, en l'absence de séance de nuit, deux ouvriers de l'entreprise Bourgeois, une filiale de Bouygues Construction, chargée de la rénovation de la toiture de l'hémicycle,

1. L'Institut National de la Police Scientifique

sondaient les murs de la salle des Pas Perdus à la recherche d'éventuelles infiltrations consécutives à une semaine de gros orages que venait de subir la capitale. Il n'était évidemment ni utile ni nécessaire de décaper le précieux enduit de stuc jaune couvrant toutes les parois. Les ouvriers utilisaient essentiellement des appareils électroniques, en particulier un spectrographe de masse et un radar à pénétration de sols. Arrivés à droite du moulage de la Minerve de Velletri, leur appareil leur renvoya un écho pour le moins suspect, comme un vide sanitaire qui ne le serait pas entièrement, en tout cas quelque chose ne figurant sur aucun de leurs plans. Ils en référèrent immédiatement à l'ingénieur de service. Ce dernier se fit prier pour les rejoindre. Il venait d'entamer une soirée en famille qu'il espérait paisible. Devant l'insistance de ses hommes, il consentit néanmoins à se déplacer. Un chantier de plus de vingt cinq millions d'euros exigeait quelques sacrifices. Après avoir analysé les interférences, l'imagerie de synthèse leur donna une vision claire de la situation. Derrière un mince panneau de bois, on devinait l'emplacement d'une ancienne ouverture d'un mètre de large sur une hauteur de deux mètres et sur un peu moins de quatre vingt centimètres de long représentant l'exacte épaisseur des murs mais ce qui leur donna immédiatement le vertige, ce fut, occupant une bonne partie de l'espace, la silhouette d'une forme humaine. Le jeune ingénieur Jacques Lessange prit immédiatement la mesure de l'incident. Il ne fut pas long à réaliser que cela dépassait largement ses compétences. Il aurait pu intimer l'ordre à ses deux techniciens d'oublier leur trouvaille et de passer à autre chose. Cependant il se doutait bien que, tôt ou tard, on découvrirait le pot aux roses et qu'il payerait son silence au prix fort. Il fut un instant tenté d'appeler les membres de sa direction mais il convint que cette décision ne leur appartenait pas. Il se trouvait à l'intérieur d'un des principaux lieux de pouvoir de l'État. Il devait donc s'adresser aux plus hauts responsables de la sécurité, en l'occurrence, au président de la Chambre.

Laissant ses hommes en plan avec l'injonction de ne pas quitter les lieux et de ne téléphoner à personne, il se mit à la recherche de l'huissier d'astreinte. Le fonctionnaire, un vieil homme proche de la

retraite, se reposait dans son bureau après avoir préparé la séance du lendemain. A demi ensommeillé, il eut un peu de peine à comprendre les explications techniques de son interlocuteur. Il jeta un vague regard sur la photo de la tablette que lui tendait l'ingénieur. Plus par réflexe que par intelligence, il finit par se décider à téléphoner au Président.

Celui ci était de fort méchante humeur. Non seulement, on le dérangeait au beau milieu d'une réception mais encore, on venait lui raconter une histoire invraisemblable. Toutefois, l'affolement de l'huissier ne le laissa pas insensible. Il prit congé de ses hôtes, ordonna à son chauffeur d'avancer sa Jaguar XJ Sentinel et s'abstint de se faire accompagner par ses gardes du corps. Si l'affaire était vraiment aussi importante que l'on lui annonçait, il était préférable de venir seul. Il se promit néanmoins de tancer vertement les fâcheux qui venaient de l'arracher aux plaisirs de sa fonction. Bien en chair, Monsieur le Président ne dédaignait pas ces lunches copieux qu'il donnait sous couvert de représentation parlementaire. Il aimait surtout parader entouré de ses convives, industriels, politiques, journalistes toujours accompagnés de cette kyrielle de jolies filles, épouses, secrétaires et assistantes. Bref, à cet instant, Monsieur le Président fulminait, il était aussi outré que s'il eût reçu un soufflet. Arrivé sur place, son arrogance baissa toutefois d'un ton. Un cadavre dans son palais ! Il ne pouvait rien lui arriver de pire. Aussitôt, il appela son ami le ministre de l'Intérieur.

On dépêcha une brigade des services spéciaux. Ces derniers commencèrent par mettre hors service le réseau de caméras après avoir récupéré tous les films enregistrés au préalable. Puis, ils établirent un périmètre de sécurité pour écarter l'arrivée de tout importun. Précaution bien inutile à deux heures du matin. Même les équipes de nettoyage n'entraient pas encore en action. On demanda aux deux ouvriers de découper avec précaution la portion d'enduit autour de l'orifice et dans la panneau de bois de façon à extraire le corps. A la vue de la momie, chacun lâcha un cri de surprise. Après l'avoir recouverte d'un drap, on l'installa sur une civière et on l'évacua discrètement du bâtiment pour la conduire directement à l'INPS. Il convenait maintenant de reboucher le trou. Les deux ouvriers s'en chargèrent sous la

surveillance du groupe d'intervention. Ils avaient à peine deux heures pour achever leur travail avant que le Palais ne redevint une fourmilière. Taraudés par la peur, ils accomplirent malgré tout des miracles. Seul un spécialiste aurait pu deviner la trace des retouches à la paroi. Quand tout fut terminé, les agents spéciaux emmenèrent le quatuor, ouvriers, ingénieur et huissier, à la DGSI pour un débriefing.

A la fin du récit, Gaby ne put s'empêcher de grimacer. Décidément, on lui compliquait la tâche. Une fois encore, il n'aurait pas accès à la scène de crime. L'immixtion de la DGSI lui posait également un problème. Contrairement à sa propre façon de travailler, ces gens là n'était pas connus pour être patients et compréhensifs. De plus, ils viraient facilement à la paranoïa, ils voyaient des complots partout et quand ils tenaient un os, ils ne le lâchaient plus. Il lui faudrait déployer un arsenal d'habileté pour les laisser à l'écart des investigations. Avant de se mettre au travail, il s'enquit auprès du conseiller s'il avait toute latitude pour mener à sa guise la collecte des informations et s'il était bien le seul responsable de l'enquête. Fort de cet aval, il raccrocha. Un court mémo venait de lui parvenir dans sa boîte mail. Il ne lui apprit rien de plus que ce qu'on venait de lui narrer. Il était temps pour lui de se mettre en branle. Il hésita un moment entre deux destinations, soit se porter immédiatement sur les lieux du crime soit aller rejoindre Bertier dans son labo.

Pour l'instant, la salle des Pas Perdus n'était pas un objectif prioritaire, il opta pour l'INPS. Mais il ne comptait pas s'y rendre seul. Il téléphona à son équipe. Son premier coup de fil fut pour la capitaine Sabrina Preston. Sa jeune collaboratrice restait toujours en fonction à l'IGPN¹ où sa réputation la précédait dans tous les services de police de France. On la jugeait intraitable sur la déontologie, brillante dans ses déductions et sans aucun état d'âme quand il s'agissait de mettre un terme aux agissements de flics pourris. Pourtant, son look, sa silhouette de starlette et son joli minois auraient pu la faire passer pour une midinette et bien de mâles gonflés

1. L'Inspection Générale de la Police Nationale

de testostérones étaient naïvement tombés dans ses filets sans même sans rendre compte. Elle avait su mettre à profit sa formation de criminologue et son intelligence sous la houlette de Gaby quand il se trouvait encore à la tête des bœufs-carottes et portait une admiration sans bornes à son mentor.

« Salut, Sabrina, comment ça va ?

– Bonjour, patron, ne me dites rien de plus. Votre appel n'est pas seulement destiné à prendre de mes nouvelles, je présume.

– Toujours aussi perspicace, ma chère. Nous avons un nouveau casse-tête à résoudre. J'ai prévenu ton directeur par mail. Ton ordre de mission lui parviendra dans la journée mais, d'ores et déjà, tu rentres en fonction. Je t'envoie tous les détails de l'affaire. Tu dois te rendre immédiatement à Levallois Perret au siège de la DGSI pour rencontrer les premiers témoins et ça ne va pas être facile. Tu prendras contact avec le major Tertian, un dur à cuire. Nous avons obtenu une carte blanche du ministère mais avec les barbouzes, rien de ce qui est prévu, ne va de soi. Je compte sur ton talent pour recueillir le maximum d'infos.

– OK, patron. A plus. »

Sabrina évitait de poser des questions inutiles, elle savait par expérience qu'avec Gaby, le temps était souvent compté et qu'il valait mieux plonger dans le grand bain sans préparation. En dépit de leur proximité, elle continuait de le vouvoyer autant par respect que pour marquer une distance convenable avec ce grand séducteur. Elle avait gardé le souvenir de ses premiers regards troublants et n'entendait donner aucune prise à l'équivoque. Les années passant, leur relation s'était stabilisée entre une part de professionnalisme et une part d'amitié, un mélange subtil qui leur convenait parfaitement. D'ailleurs, Sabrina vivait une lune de miel permanente et réciproque avec un jeune et charmant chef d'entreprise à qui elle rêvait de donner un enfant. Un rêve qu'elle concrétiserait dès qu'elle aurait obtenu la promotion attendue dans le grade de commandant et de commissaire. Gaby le savait et il espérait en son fort intérieur que